

Il n'y a plus beau sous ciel : l'hyperbole géographique, caractéristique du roman médiéval

Sára Horváthy¹,

¹Eötvös Loránd Tudományegyetem, Institut de Romanistique, Département de Français, 1088 Budapest, Múzeum körút 4/c., Hongrie

Résumé. Le héros romanesque médiéval est caractérisé par le dépassement. La langue médiévale exprime ces excès chevaleresques par une technique rhétorique bien connue depuis l'Antiquité, utilisée de nos jours encore, l'hyperbole. L'hyperbole dans la littérature médiévale est courante, mais peu étudiée. L'objectif de l'étude est de montrer, dans le roman médiéval, les constructions linguistiques et les contextes d'usage de cette figure de style, plus précisément de l'hyperbole formée avec une construction existentielle le plus souvent à la forme négative et un complément circonstanciel de lieu. Se basant sur un corpus de romans en vers, la recherche lexicale, linguistique et stylistique cherche à dégager des traits génériques ainsi que des caractéristiques individuelles. Les tournures hyperboliques formées des lexies *monde, siècle, terre, païs, sous ciel* ont été relevées et analysées, de même que les formules recourant à des localisations géographiques plus précises (*Alep, Babylone, Rome*). L'hyperbole n'est pas seulement une construction linguistique à repérer pour l'étude diachronique de la langue ; sur le plan cognitif, elle témoigne de la cohésion culturelle ; sur le plan narratif, elle joue un rôle majeur, permet la prolepse et devient une véritable isotopie énonciative du narrateur. Par sa présence dans le discours romanesque médiéval, l'hyperbole participe au processus de fabrication du héros.

Abstract. *Il n'y a plus beau sous ciel : geographical hyperbole, characteristic of the medieval romance.* The hero of the medieval romance is characterized by overstatement. To express these chivalric excesses, the medieval language uses a rhetoric device, well-known since Antiquity and still used today : the hyperbole. In the medieval literature, the hyperbole is a current but not well-studied phenomenon. The aim of this paper is to point out linguistic constructions and usage contexts of this figure of speech in medieval romance, specifically the hyperbole constructed of existential sentences and adverbial clauses of place. Based on a corpus of verse-written romances, the lexical, linguistic and stylistic research tends to bring out

¹ Corresponding author : horvathy.sara@btk.elte.hu

generic and individual features. Hyperbolic structures constituted of lemmas *monde, siecle, terre, païs, sous ciel* were detected and analysed. Formulas with more precise geographical references were also considered (*Alep, Babylone, Rome*). Hyperboles are not only linguistic constructions to be noticed for the diachronical study of the language. Concerning the cognitive level, they are testament to cultural cohesion. They also play part in the forefront of the narrative structure, allow prolepsis and become real narrative isotopies. By their presence in the medieval fictional speech, hyperboles contribute to build the heroic figure.

Le héros romanesque médiéval est caractérisé par le dépassement. Partout, en tout, toujours, cet être, fictif ou réel, excelle. Son physique est *molt bel* (*Floire et Blanchefleur*, 488) ; son destrier *plus va tost[...]/que dromadaires* (*Amadas et Ydoine*, 1538-39) ; dans la mêlée de la bataille, *maint cou eut et maint en donna./maint teste et maint bras copa* (*Jehan et Blonde*, 4357-58). Même dans le malheur, dans son chagrin d'amour ou dans son deuil, il va au-delà de la norme. Les lieux qu'il traverse au gré de ses quêtes sont tous plus admirables les uns que les autres. Loin de lui être reprochablesⁱ, ces accès d'hybris et cette perfection sont au contraire sa caractéristique, sa marque de reconnaissance par l'auditoire, car ses prouesses sont en effet relatées. La langue médiévale exprime ces excès chevaleresques par une technique linguistique bien connue depuis l'Antiquité, utilisée de nos jours encore, l'hyperbole.

L'objectif de notre étude est de montrer, dans le roman médiéval, le fonctionnement et les contextes d'usage de cette figure de style, plus précisément celle qui se réalise sous une forme linguistique bien précise : la construction existentielle hyperbolique à la forme négative, accompagnée d'un complément circonstanciel de lieu. Comment le narrateur romanesque attire-t-il l'attention de ses allocutaires sur ce qui est exceptionnel ? Afin de poursuivre clairement notre introduction, acceptons dès à présent l'idée que donne VERINE de cette figure : l'hyperbole est « la construction d'une évaluation de l'objet du discours plus intense que celle ordinairement associée à la représentation d'objets comparables » (2008 : 117-118).

Avant tout, énonçons trois faits qui ont motivé notre recherche. Tout d'abord, les figures de style, quand bien même elles sont utilisées depuis toujours par toutes les sociétés, dans tous les registres, à l'oral comme à l'écrit, sont trop souvent considérées comme de simples ornements du discoursⁱⁱ, et leur étude est secondaire par rapport à d'autres éléments linguistiques. Ensuite, l'hyperbole, alors même qu'elle est la deuxième figure la plus courante après la métaphore (d'après KREUZ ET AL., 1996 : 91) est encore plus négligée, entachée de préjugés négatifs. Enfin, l'usage spécifique que la littérature médiévale, et plus spécialement le roman médiéval en vers, fait de l'hyperbole, la place que cette figure particulière occupe dans ce genre particulier, est encore un terrain d'étude quasi-inexploré.

CLARIDGE a lancé un appel à l'étude diachronique (2010 : 2) lorsqu'elle a dit « si l'hyperbole est effectivement un trait commun [...], alors la dimension historique est également intéressante »ⁱⁱⁱ. D'autres époques, d'autres genres ont commencé à révéler l'importance qu'ils accordaient à l'hyperbole : ROBRIEUX la considère comme le « pilier du langage précieux » (2000 : 93), ce que l'étude de DUVAL sur l'œuvre de Madeleine de Scudéry vient confirmer (2014). ROUSSEAU souligne son rôle dans le conte du XVIIème siècle (2014), dont le protagoniste présente bien des similitudes avec le héros du roman médiéval. GARDES-TAMINES & HUBERT évoquent subrepticement son rôle dans la fatrasie

médiévale (1993 : 11). Se rapprochant encore plus de notre champ d'étude, CLARIDGE propose une recherche sur les contextes d'apparition de l'hyperbole dans les textes en ancien anglais (2012). Mais à part les réflexions de FARAL et ZUMTHOR sur l'usage médiéval des figures de style en général, et quelques remarques plus précises -mais courtes- de CURTIUS (1956), de GALLAIS (1988) et de HALASZ (1998) sur l'hyperbole en particulier^{iv}, cet « artifice emphatique » (ROUSSEAU, 2014 : 171) n'a pas encore reçu l'attention qu'elle méritait en stylistique médiévale. Le présent article ne prétend aucunement à l'exhaustivité, il espère néanmoins entamer la réflexion. Nous souhaitons explorer les possibilités stylistiques que permet l'hyperbole, nous intéressant à la fois à sa construction linguistique, à son contexte narratif et aux raisons qui justifient son emploi par l'énonciateur, ainsi qu'aux effets produits sur l'allocataire.

Certes, « l'hyperbole est une catégorie pragmatique qui peut se réaliser dans n'importe quelle classe de mot ou de configuration lexico-grammaticale » (CANO MORA, 2009 : 28, notre traduction). Nous acceptons la remarque 3 du *Gradus* (1984 : 238), qui précise qu'elle peut être marquée par l'usage des adverbes d'intensité (surtout si ces adverbes sont accumulés), des chiffres astronomiques (qui abondent dans les passages descriptifs), des affixes augmentatifs comme les préfixes *hyper-*, *extra-*, *maxi-*, ou le suffixe *-issime* (italianisme dont le recours se développe après le Moyen Âge), des périphrases de comparaison (*une sorte de*), des accumulations de superlatifs, une expression exclusive : *le seul*. Cependant, dans notre étude, nous en avons sélectionné encore une autre réalisation, typique de l'univers romanesque médiéval : la construction existentielle *il y a*, souvent négative, accompagnée d'une notion géographique plus ou moins concrète et d'un adjectif au superlatif. Tous les romans de notre corpus ont recours à cette technique -c'est un trait stylistique générique ; mais pouvons-nous repérer des caractéristiques particulières à telle ou telle œuvre, repérage qui laisserait alors apparaître un style individuel ? La problématique que nous nous proposons d'explorer est la suivante : comment les termes de géographie peuvent-ils devenir des éléments hyperboliques, et comment les hyperboles participent-elles à la fabrication du héros médiéval ?

Notre corpus se compose de cinq romans reliés par des ressemblances formelles (romans en vers de la fin du XII^{ème} siècle) et des liens d'intertextualité (le motif tristanien des amants séparés^v puis réunis après bien des épreuves, dont l'exclusion sociale et/ou la folie ou la mort, et le motif du voyage) :

Tableau 1. Corpus

Titre	Auteur	Abréviation utilisée
<i>Amadas et Ydoine</i>	Anonyme	<i>AetY</i>
<i>Le Bel Inconnu</i>	Renaud de Beaujeu	<i>BI</i>
<i>Cligès ou la fausse morte</i>	Chrétien de Troyes	<i>C</i>
<i>Floire et Blanchefleur</i>	Robert d'Orbigny	<i>FetB</i>
<i>Jehan et Blonde</i>	Philippe de Rémi	<i>JetB</i>

Dans la première partie de notre présentation, nous consacrerons un moment théorique aux différentes définitions historiques de l'hyperbole, cette forme de communication non littérale que les principes de sémantique cognitive peuvent éclairer. Puis, notre deuxième partie débute l'analyse en dressant l'inventaire des occurrences hyperboliques négatives : quelle est la construction grammaticale privilégiée, quelle est la variété du lexique, quel est le contexte d'utilisation ? Enfin, la troisième partie s'intéressera à l'usage singulier que l'un des

auteurs fait de la tournure : il quitte le côté conventionnel de la formule hyperbolique pour en faire un clin d'œil érudit et une prolepse narrative.

1 Qu'est-ce qu'une hyperbole ?

L'étymologie grecque de l'hyperbole évoque l'exagération et l'excès. Voyons les définitions que les théoriciens en ont proposé à travers les âges, ainsi que les caractéristiques principales de cette hyper-assertion, qui s'oppose à l'hypo-assertion qu'est la litote (traduction des termes de LEECH, qui en 1983 : 145, utilise « *overstatement* » et « *understatement* »).

Un préjugé négatif environne l'hyperbole depuis QUINTILIEN : c'est la frustration qui nous fait recourir à ce trope qui augmente ou diminue les choses, car nous ne sommes pas satisfaits des mots simples exprimant la vérité (« *videlicet quia natura est omnibus augendi res vel minuendi cupiditas insita nec quisquam vero contentus est* », VIII, 6, 75 ; « apparemment parce que, par nature, nous avons tous le désir inné d'amplifier ou de rabaisser et que personne ne se satisfait du vrai ») ; par ailleurs, ce sont les paysans et les ignorants qui en font usage.

Cette notion de vérité insatisfaisante apparaît chez d'autres critiques, mais eux tentent de lui donner un côté positif en insistant sur la tâche du récepteur : l'hyperbole doit être un moyen d'accès à la vérité, alors même qu'elle l'exagère. LA BRUYERE écrit dans ses *Caractères* que « l'hyperbole exprime au-delà de la vérité pour amener l'esprit à la mieux connaître » (I, 55, IV). Pour FONTANIER (1968 : 123-124), « l'hyperbole augmente ou diminue les choses avec excès, et les présente bien au-dessus ou bien au-dessous^{vi} de ce qu'elles sont dans la vue, non de tromper, mais d'arriver à la vérité et de fixer, par ce qu'elle dit d'incroyable, ce qu'il faut réellement croire ». Pour DUMARSAIS, nous avons recours à l'hyperbole lorsque « les termes ordinaires nous paraissent faibles pour exprimer ce que nous voulons dire » (1988 : 131). Pour GRICE (1979), l'hyperbole transgresse intentionnellement la maxime de vérité du langage. MOLINIE aussi estime qu'en employant une hyperbole, « on dit plus que la valeur "véritable" du contenu » (1992 : 166). On observe donc un étonnant paradoxe : l'hyperbole est une exagération qui prétend mieux saisir la vérité. Cela s'explique par le fait qu'elle ne doit aucunement être interprétée littéralement.

Alors, l'hyperbole n'est-elle qu'un mensonge, un travestissement de la vérité, comme les ombres de la caverne de Platon ? Aucunement. « La formulation apparemment mensongère non seulement ne l'est pas, mais est même plus juste que l'expression juste » (KERBRAT-ORECCHIONI, 2014 : 13). C'est un travail intellectuel qui nécessite « un réajustement de l'interprétation » (PERRIN, 1990 : 200). L'hyperbole fonctionne comme un microscope (PERRIN parle « d'effet de loupe », *ibidem*) : elle grossit d'abord démesurément par une « énonciation excessive » (BONHOMME, 2005 : 103). Elle devient une « forme extrême de l'argumentation » (REBOUL, 1991 : 219). Cependant, il ne faut pas s'arrêter au grossissement, c'est au récepteur de régler délicatement la vis du microscope pour obtenir l'image correspondant le mieux à la réalité. Sans ce « rabattement » (le terme est de FONTANIER, 1968 124 ; MOLINIE, 1992 : 166, développe l'idée avec son lecteur invité « à traduire chaque fois à un degré plus bas de désignation »), l'hyperbole ne peut dépasser le stade de l'exagération et reste malheureuse (PERRIN, 1990 : 199). Alors pourquoi exagérer, pourquoi grossir ? Le grossissement (la raison d'être de l'hyperbole) permet de rajouter une « implication contextuelle » (PERRIN cite SPERBER & WILSON, 1990 : 204). La figure ne fonctionne que si l'interprète « parvient à sélectionner au moins une implication supplémentaire et compatible » (*idem*, 205). L'énonciateur aurait pu communiquer autrement ; mais le choix

de la figure apporte une information supplémentaire, un effet connotatif que l'énonciateur jugerait manquante s'il avait formulé son énoncé d'une autre manière.

L'évaluation est un terme central dans la production et la réception de l'hyperbole. CLARIDGE en parle ainsi : « L'hyperbole ne concerne pas seulement la 'description' de l'expérience, mais également sa compréhension, et particulièrement son évaluation » (2010 : 1)^{vii}. L'énonciateur évalue quelque chose comme excessif et recourt à une figure pour l'exprimer. L'hyperbole est ainsi une figure énonciative. Pour bien la saisir, il faut prendre en compte le point de vue de celui qui s'en sert. Prenons un exemple : « les héroïnes médiévales sont très belles ». Cette déclaration de base est vraie, mais le narrateur médiéval romanesque, qui dans son récit, est toujours en concurrence avec les autres narrateurs et se doit toujours de les surpasser, peut la considérer comme incomplète ou trop faible, et souhaiter l'enrichir par une sur-énonciation. La sur-énonciation, telle que RABATEL la comprend (2003, 2007), caractérise en théorie une interlocution ; ici, c'est le narrateur seul qui décide d'être en « concordance discordante » (2007) avec la déclaration première et d'aller vers une signification nouvelle grâce à l'hyperbole. Il rajoute, par l'emploi de la figure de style, un effet de sens surplombant.

Le récepteur doit repérer ladite figure et accepter que le message contient une considération individuelle, un jugement, une évaluation. L'efficacité de l'hyperbole dépend donc de l'activité consciente et quasi simultanée de deux acteurs : par son activité discursive, le locuteur a l'intention d'exagérer d'une part ; d'autre part, le récepteur réduit l'exagération initiale par son activité d'interprétation. Pour KERBRAT-ORECCHIONI (2014 : 14), il s'agit d'un jeu : « L'exagération est "jouée" par l'émetteur, qui s'arrange pour qu'elle soit "déjouée" par le récepteur, lequel n'est pas dupe de l'illusion tout en subissant certains effets ». En l'absence de ces deux activités, l'hyperbole reste vouée à l'échec.

Pour la linguistique cognitive, et plus précisément pour la sémantique cognitive, la signification lexicale du langage est conceptuelle, le concept dépendant de la compréhension personnelle du récepteur. Le langage, produit et instrument de la pensée, a lui aussi la faculté d'accéder aux connaissances. Un des domaines de recherche de la sémantique cognitive porte sur l'activité de conceptualisation métaphorique. Pourrions-nous l'adapter également à l'hyperbole ? Pour LANGACKER, « la sémantique cognitive doit alors entreprendre l'analyse structurale et la description explicite des entités abstraites comme les pensées et les concepts » (1986 : 3, cité par RASTIER, 1993 : 163). Si nous considérons l'hyperbole comme une entité abstraite, peut-être nous permettra-t-elle d'accéder, une fois analysée structurellement, à une meilleure compréhension de la pensée médiévale ? L'hyperbole, qui grossit en intégrant un élément concret, permet-elle, une fois le réajustement effectué grâce « aux connaissances encyclopédiques des locuteurs » (HARRIS, 1990 : 7, cité par RASTIER, *ibidem*), de passer au domaine abstrait ?

Voici donc ce qu'il faut retenir de cette première partie théorique : l'hyperbole est connue et employée depuis longtemps mais elle regorge encore d'éléments à découvrir en diachronie, surtout si on la place sous des éclairages nouveaux, comme la sémantique cognitive ou les postures énonciatives. Elle met en scène deux acteurs, un locuteur (ou énonciateur) source de l'énonciation, qui développe un point de vue exagéré sur ce qu'il déclare ; un interprète (nous pouvons aussi l'appeler récepteur ou allocutaire) qui reçoit et décode le message par évaluation et « rabatement », peut-être à des centaines d'années de l'énonciation première. L'hyperbole établit un rapport paradoxal à la vérité : celle-ci, exagérée par des termes

grossissants, est pourtant acceptée comme vraie, et devient même une conceptualisation plus large de ce que le langage exprime.

2 Les tournures avec un terme de géographie au sens large

La base de la construction hyperbolique que nous souhaitons analyser est la suivante :

il y a(nég.) + adjectif au superlatif + substantif + complément circonstanciel de lieu

Nous pouvons la rapprocher de la formule présentée par BENTLEY, CICONTE & CRUSCHINA (2013 : 1) :

[expletive + proform + copula] + pivot + (coda)

[il + y + a] + substantif + (CC de lieu)

La formule que nous étudions se distingue néanmoins par le recours à la négation et la présence d'un adjectif au superlatif. C'est le superlatif qui concrétise la valeur hyperbolique de la formule, c'est le CC de lieu qui la rend particulière.

« Pour introduire des référents dans le discours, beaucoup de langues utilisent des constructions présentatives sur la base d'un verbe existentiel » (LAMBRECHT, 1994, cité par MEULLEMAN, 2007 : 369). C'est le cas dans la formule hyperbolique étudiée, où la structure impersonnelle *il y a* fonctionne comme présentatif existentiel. KOCH juge le français comme une langue à distinction marquée dans la typologie de ces structures existentielles. Pour lui, *il y a* peut être considéré comme une construction rhématique (d'après le tableau 6 qu'il présente, 2012 : 567). Le substantif mis en relief (le « pivot » selon la terminologie de BENTLEY & al.) remplit le rôle d'argument du verbe existentiel. La construction hyperbolique que nous souhaitons décrire est donc une construction existentielle servant à introduire de nouveaux référents dans le discours (ce sont les compléments postverbaux) et à présenter des faits en tant que tel.

Par ailleurs, « les phrases existentielles avec [...] *il y a* contiennent souvent un complément circonstanciel de lieu (ou parfois de temps), qui indique le cadre spatio-temporel de l'affirmation d'existence » (SUÑER 1982a, 31-32 cité par ROEGEST & MEULLEMAN, 2005). La construction existentielle est bien souvent une construction locative. KOCH précise (2012 : 538) que certaines constructions existentielles ne se limitent pas seulement à l'introduction d'une entité dans le discours, mais y ajoutent une idée de localisation. Lorsque le lieu est spécifié, nous atteignons un niveau sémantique spécifique, KOCH propose alors de parler d'« existence délimitée » (« *bounded existence* », *ibidem*). Utiliser *il y a*, c'est supposer l'existence de quelque chose ; y ajouter « au monde », c'est le localiser. Par ailleurs, KOCH (2012 : 588) attire l'attention sur l'intérêt de l'étude diachronique de cette construction existentielle aujourd'hui complètement idiomatisée, rappelant qu'elle fonctionne avec *avoir* tout comme la construction de possession, mais qu'un élément *y* s'y est ajouté progressivement, alors qu'en ancien français, la forme *a* était en concurrence avec *i a*. Nous avons suivi ces théories en effectuant nos relevés.

Comme nos exemples vont le montrer, la formule se décline de diverses façons (notamment avec l'emploi ou non de la négation, de l'adjectif démonstratif *cest* ou de la préposition *au*, et de l'ordre d'apparition de ces éléments). Les termes de géographie ne sont pas seulement intéressants d'un point de vue historique et culturel ; en tant que compléments

de lieu, ils retiennent l'intérêt du linguiste étudiant les figures de style car eux aussi participent à la construction de l'hyperbole.

Voyons d'abord un terme géographique de sens large, *monde*, incorporé dans une expression en usage de nos jours encore ; puis quatre autres expressions :

-*siecle* au sens de « séculier, du monde » avec une consonance morale, sens attesté encore en français classique par FURETIERE,

-*terre* à comprendre comme l'ensemble de la planète terre,

-*pais* pour indiquer la région toute entière (sans forcément l'idée de « pays » moderne, avec frontières administratives),

-et finalement *sous ciel*, c'est-à-dire pratiquement le « sous le soleil » biblique, sur la terre, tournure passée de mode aujourd'hui, disparue en fait très rapidement.

Voici les relevés réalisés dans notre corpus, grâce à la Base de Français Médiéval pour *BI*, *C* et *FetB*. Les relevés de *AetY* et *JetB* ont été réalisés manuellement. Les difficultés proviennent des différentes graphies possibles (*monde/mont*, *FetB* renvoyait *monde->mont* mais *C* non, question de codage ; « sous le ciel » était agglutiné en *soussiel* dans *FetB*, et dans l'ensemble du corpus, seul le tréma permet de distinguer *pais* de *pais*) ; la polysémie est également à prendre en considération (*monde* comme population, « tout le monde », usage préféré par *C*, ou dans l'expression *le Roi du Monde* pour désigner Dieu, employé dans *JetB* ; *ciel* au sens de la Providence). Donc une analyse de chaque occurrence était nécessaire pour savoir avant tout s'il fallait la prendre en compte dans l'étude. Dans nos tableaux, le chiffre entre parenthèses indique le nombre total d'occurrences de la lexie ; le chiffre entre parenthèses correspond aux usages hyperboliques de la lexie considérée.

Tableau 2. *Monde* comme hyperbole

Monde comme hyperbole	Nombre d'occurrences hyperboliques (total)	Exemples typiques
<i>AetY</i>	25 (47)	<i>Qu'il n'avoit pas ou mont dansele/tant courtoise, france ne bele</i> (84-85)
<i>BI</i>	4 (4)	<i>El monde n'a un chevalier/tant preu, ne tant fort ne tant fier</i> (3223-26)
<i>C</i>	1 (12)	<i>mes il n'a cort an tot le monde/qui de mauvés consoil soit monde</i> (2595)
<i>FetB</i>	1 (3)	<i>Tos l'ors del mont ne tos l'avoir</i> (1631)
<i>JetB</i>	21 (28)	<i>Blonde,/qui est la plus bele du monde</i> (1655-56)

C'est dans *AetY* que le terme *monde* est le plus souvent employé, dans son usage normal tout comme dans son usage hyperbolique. Philippe de Rémi emploie volontiers la rime *Blonde/monde* ; sur les 28 occurrences totales du terme *monde*, 22 riment avec le nom de l'héroïne ; sur ces 22, 19 sont des hyperboles. L'hyperbole s'attache au personnage, un peu comme un *epitheton ornans*, et lui concède une identité distinctive et définitive, et même héréditaire, puisque dans l'épilogue, les quatre enfants issus du mariage des héros sont *les plus biaux du monde*, 6132.

Voyons maintenant les différentes versions. *Monde* comme complément circonstanciel (CC) de lieu en tant qu'hyperbole apparaît dans les contextes suivants :

I.) dans une structure au superlatif relatif, avec le déterminant défini *le/la/les* + *plus/moins* + adjectif (+substantif) + *du* + **CC de lieu**. Cette tournure n'est pas négative.

1. *Sous le plus* bel perier **du monde**/sont *arresté Jehans et Blonde*. (*JetB*, 1813).

L'hyperbole peut caractériser un être vivant non humain. En (1.), les adieux des amants se font sous le plus beau poirier du monde, avec tout ce que l'élément « arbre » symbolise : pensons au pin de Tristan et Yseult, au mûrier de Pyrame et Thisbé, à l'arbre sous lequel Cligès et Fénice sont surpris. Par ailleurs, dans l'univers médiéval, le poirier a une forte connotation sexuelle.

2. *Or est il li plus* liés **du monde** (*JetB*, 4886).

La formule hyperbolique peut caractériser un être humain.

3. « *Je suis [...] la plus* caitive **du mont** » (*AetY*, 5049-51).

La version à la P1 existe également, en (3.), Ydoine à l'agonie se confesse à son amant et utilise cette hyperbole de manière autoréférentielle.

II.a) dans une structure impersonnelle existentielle négative : *il y n'a* + *plus/moins* + adjectif + substantif + *au/en* + **CC de lieu**.

4. *Il n'a millor* jone homme **el monde**/tant *com enclot la mers parfonde*. (*AetY*, 3929-30).

5. **El monde** *n'a un chevalier/tant preu, ne tant fort ne tant fier,/qui osast entreprendre sor soi,/fors ton père Gavain et toi*. (*BI*, 3223-26).

6. *Mes il n'a cort an tot le monde*/qui *de mauvés consoil soit monde*. (*C*, 2595-96).

7. *Ainc n'eut plus* vrais amans **el monde** (*JetB*, 6260).

Nous voyons en (7.) qu'un adverbe peut apparaître pour renforcer l'aspect temporel.

b) une variation de cette structure impersonnelle existentielle : verbe P3 nég (+adverbe d'intensité) + adjectif (+substantif) + *au/en* + **CC de lieu**. Le sujet du verbe peut être un personnage de l'aventure, c'est le cas en (8.) où Blonde est la *fame* sujet de *porta*, c'est alors une hyperbole relative selon GALLAIS ; ou *on* indéfini pour ancrer dans l'extratextuel, qui régit un verbe de type *trover*, comme en (9.) ; l'hyperbole est alors absolue. L'exemple (10.) propose quant à lui une version où le narrateur exprime un avis personnel, extradiégétique, sur une situation intradiégétique (la beauté d'Ydoine), dans une construction passive sans complément d'agent : nous ne savons qui n'a pas trouvé ou célébré de plus belle jeune femme. Cette intervention narrative est une métalepse au sens que lui reconnaît GENETTE, « le passage d'un niveau narratif à l'autre » (1972 : 243-244).

8. **en tout le monde**/ne *porta fame si* bel chief (*JetB*, 248-249).

9. [...] *tant* biele, ne *tant* sage,/ne qui *fust* de franc corage,/ne *peüst on trover el monde* (*BI*, 3991).

10. *Ne cuic qu'a cel jour fust trouvee/pucele ou monde* plus louee (*AetY*, 165-166).

Le marqueur d'intensité qui renforce l'hyperbole participe au « rayonnement de l'exceptionnalité » (ROUSSEAU, 2014 : 174).

III) une structure hyperbolique sans construction existentielle, désignant une quantité intégrale (tout + substantif), le plus souvent insuffisante pour résoudre la situation ; la négation se rencontre alors juste après.

11. Tos l'ors **del mont** ne tos l'avoir/ne te feroit sans li manoir (*FetB*, 1631).

Même s'il était en possession de toutes les richesses terrestres, sans sa bienaimée près de lui, la vie ne vaut rien pour Floire.

12. Mais toutes les biautés **du monde**/ne valent riens envers la blonde (*JetB*, 1433-34).

Blonde rend visite à Jehan en compagnie d'autres très belles demoiselles. Néanmoins, la beauté de l'héroïne se détache et dépasse l'ensemble de la beauté des autres. Un *mais* argumentatif renforce encore le caractère inconciliable de la négation et de l'intégralité.

IV) nous pouvons rencontrer une formule *pour rien au monde* + verbe :

13. **por riens du mont** ja ne faura (*AetY*, 2104).

14. **pour riens nule qui u mont** soit (*AetY*, 2386).

Dans *AetY*, nous avons relevé une hyperbole géographique (avec ses variations) qui n'apparaît pas dans les autres romans :

15. *Mais tant a fait par sa main destre/que par trestout cest mont terrestre/ou il ait crestiene gent/et Sarrasins tout ensemment,/[...]ja nus hons qui le veist* (1410).

L'Orient et l'Occident, les deux parties du monde médiéval représentées par les religions, sont reliés par l'expression *cest mont terrestre* ; les actions glorieuses du héros ne se limitent pas à l'Europe.

16. **cest monde/mont terriien** : *Car en cest monde terriien/n'erent mais anceles trouvees* (2020-2021) et *Cil quis voient dient bien/qu'il n'a en cest mont terriien/nul aussi* vaillant chevalier (4405-07)

En 1410 (15.) et 2020 (16.), l'occurrence prend place dans une intervention du narrateur, dans une métalepse, qui transgresse les niveaux narratifs. Le démonstratif renforce cette transgression en reliant le monde extratextuel au monde intradiégétique. 4405 (16.) est un discours indirect formulé depuis le point de vue des personnages témoins du combat héroïque : *cil qui voient dient bien/qu'il n'a en cest mont terriien/nul aussi* vaillant chevalier. Il s'agit de leur univers, de leur focalisation.

17. *Par un sien vallet en Bourgoigne/l'envoie, et par mult grant cierté,/car tel n'ot en crestienté* (1538-40).

Amadas a obtenu un merveilleux cheval, inconnu « dans le monde chrétien ». C'est la formulation linguistique ici qui nous permet d'accéder à la connaissance : nous supposons qu'il s'agit d'un cheval arabe, rapide et élané, bien différent des montures trapues du monde occidental.

18. **decha les mons** : *N'ot de si* renoumee pucele/**decha les mons** (128-129) et *Au mien espoir, je ne cuic pas/qu'il ait un si* vaillant danzel,*/ne si* aligniet ne *si* bel/**deça les mons** (1336-39).

Si cette dernière désignation, « au-delà des montagnes », se rapportait à l'instance énonciative, elle pourrait peut-être permettre de localiser le lieu de production de ce roman anonyme, mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Sous ciel apparaît plus rarement, dans les contextes suivants, souvent accompagné d'un adverbe d'intensité :

Tableau 3. *Sous ciel* comme hyperbole

<i>Sous ciel</i> comme hyperbole	Nombre d'occurrences hyperboliques (total)	Exemples typiques
<i>AetY</i>	1 (2)	<i>N'a sous ciel si haute</i> mescine (1129)
<i>Bl</i>	(3)	<i>Li rois del ciel omnipotent</i> (4250, Dieu)
<i>C</i>	(1)	<i>Cele nuit estoile ne lune/n'orent lor rais el ciel mostrez</i> (1672-73, la voûte céleste)
<i>FetB</i>	5 (5)	<i>Il n'a soussiel</i> arbre <i>tan</i> cier (2023)
<i>JetB</i>	-	-

La plupart du temps, *ciel* désigne soit au sens propre la voûte céleste (tableau 2., *C*), soit au figuré la Providence, l'aide divine où *ciel* peut être complément du nom (tableau 2., *Bl*). Par métonymie, *ciel* désigne Dieu. Sa version hyperbolique est utilisée une seule fois dans *AetY*. Elle se remarque dans *FetB*, qui recourt à sa forme agglutinée *soussiel*. *FetB* est caractérisé par la digression, qui se concrétise en multiples et complexes descriptions : la coupe, le cénotaphe, la ville de Babylone, le jardin de l'émir sont autant d'occasions de faire briller le récit de pierres précieuses, de détails luxueux, d'automates, d'une atmosphère orientale en somme ; ces descriptions encyclopédiques ne sont aucunement du temps perdu, elles participent à l'histoire, elles lui sont nécessaires. Pour donner à voir, le narrateur a recours à de multiples présentatifs, verbes d'audition et de vision, et aussi à des structures hyperboliques de mise en valeur avec *soussiel*. Voyons les diverses réalisations de la formule, en structure impersonnelle, toujours à la modalité négative.

19. *n'est soussiel si* orbes celiens (493).

20. *n'est soussiel* hom, *s'il doit morir/et de la mort puisse sortir* (1019-20).

Hom désigne « l'humanité ». Cette tournure est utile pour les digressions réflexives généralisantes appréciées de la littérature médiévale, sur les grands thèmes comme la Mort, le Passage du Temps, l'Amour.

21. *n'a soussiel* beste ne oisel/*ne soit escrit en cel tomblel* (557-558).

Le cénotaphe de Blanchefleur est comme une encyclopédie : on y a gravé toutes les espèces animales possibles.

22. *soussiel nen* a plus bel cose (619).

23. *il n'a soussiel* arbre *tan* cier (2023).

Rien de tout cela n'existe nulle part au monde, l'allocutaire ne le verra jamais.

Comme elles sont plus rares dans la formation de l'hyperbole, les trois lexies restantes sont présentées dans le même tableau et analysées ensemble (voir tableau 4. sur la page

suyvante). Le chiffre entre parenthèses indique le nombre total d'occurrences. Les contextes d'utilisation sont identiques à celles remarquées pour *monde*.

I) *AetY*. *Païs* apparaît 8 fois comme hyperbole. Dans ce cas, souvent, nous trouvons dans les vers alentours une [expression énonciative] qui souligne la subjectivité de l'énonciateur :

24. *pour contesse ne pour roïne/ne por dame ne pour mescine/n'ert fais tels delis*, [au mien avis], */ja mais en estrange païs* (4788),

où le caractère hyperbolique est encore renforcé par l'accumulation des lexies (*contesse*, *roïne*, *dame*, *mescine* ; le même phénomène se rencontre en 1339 et 4180).

Terre se rencontre fréquemment, mais son usage hyperbolique est inexistant (sauf en version adjectivale, voir tableau 4.). Dans ce roman de la quête (de la gloire pour Amadas, de l'ami disparu pour Ydoine), dans ce roman où les personnages se déplacent *par tot le mont*, *de tere en tere* (3531), l'expression *de terre en terre* et la rime *terre/querre* sont des structures jouant un rôle à la fois dans l'avancée du récit et dans la construction rimique de l'octosyllabe. Lorsqu'Amadas supplie Ydoine de lui accorder son amour, il fait référence à

25. *trestous les amans du mont,/qui en cest siecle amé ont* (986-987).

L'hyperbole provient de la jonction *trestous + du mont + cest siecle*, qui provoque une insistance sur l'intégralité.

Tableau 4. *Païs*, *siècle*, *terre* comme hyperboles

	<i>Païs</i> comme hyperbole	<i>Siècle</i> comme hyperbole	<i>Terre</i> comme hyperbole
<i>AetY</i>	8 (45) <i>Ne fust en nul païs trouvés/uns damoisiaus de sa beautés.</i> (59-60)	3 (10) <i>car onques en cest siecle mais/france dame ne damoisele/[...]ne fist</i> (723-726)	(29) +1 adjectif : <i>c'on ne trovast pour nule rien/nul si bel houme teriien</i> (4261-62)
<i>BI</i>	1 (17) <i>Li sebelins molt bon estoit,/en nul païs millor n'avoit.</i> (1531-32)	(1)	(17)
<i>C</i>	1 (12) <i>Maint chevalier a hui versé/et des meillors les foiz an porte,/qui ne verront ouan sa porte/ne son païs ne sa contree</i> (4698-4701).	-	1 (42) <i>N'est terre ou l'en ne le conoisse</i> (5316)
<i>FetB</i>	2 (19) <i>Il n'i a roi en cest païs/[...]qui[...]/a li ravoit ne vaut nient.</i> (1773-78)	1 (1) <i>N'ert en cest siecle tele odour</i>	1 (16) <i>De lor aé en nule terre/plus biax enfans n'esteüt querre</i> (199-200).
<i>JetB</i>	2 (15) <i>El païs n'ot millour coursier</i> (4132).	(1)	(21)

II) Nous avons une occurrence de *siècle* dans *BI* mais au sens de durée de temps.

III) Le nombre impressionnant d'occurrences de la lexie *terre* dans *C* a plusieurs explications : d'une part, les déplacements fréquents entre Grèce et Angleterre, entre petite et grande Bretagne, entre Grèce et Allemagne ; d'autre part, les allusions au système féodal avec des expressions typiques de cet univers (*la terre que tient vostre père*, 1447 ; *toz les barons de sa terre*, 2357 ; *que assez terre ne li doigne*, 2469) ; finalement, les collocations (*a terre cheoir*, 4801 ; *que je ne soie en terre pourrie*, 5301 et bien d'autres paraphrases, litotes et euphémismes référant à la mort et à l'enterrement). Seule une occurrence est hyperbolique (voir tableau 4.), *N'est terre ou l'en ne le conoisse* (5316), à comprendre une fois retournée la valeur négative, comme « partout on le connaît ».

La lexie *païs* suit un modèle semblable, elle est utilisée pour faire référence aux déplacements des héros *en autre país que el suen* (137) ; sur les 12 occurrences totales, seule une est hyperbolique (voir tableau 4.), que nous rappelons ici : *Maint chevalier a hui versé/et des meilleurs les foiz an porte,/qui ne verront ouan sa porte/ne son país ne sa contree*. Nous sommes désormais habitués aux formules « le meilleur chevalier au monde/du pays », cependant cette fois, le CC de lieu hyperbolique ne doit pas se comprendre comme « il n'y en a pas meilleur ailleurs » mais comme « il ne reverra plus jamais son pays, ni même *x* ni même *y* ». C'est l'accumulation, la gradation qui permet de parler d'hyperbole dans ce cas.

Nous ne trouvons aucune occurrence de *siecle*.

IV) *FetB. País* (19 occurrences) ici aussi est utilisé la plupart du temps dans les collocations pour les déplacements (arriver, retourner, demeurer dans son/le pays), à 2 exceptions hyperboliques près :

26. *il n'i a roi en cest país* (1773).

Il n'y a roi qui oserait désobéir à l'amiral, *cest* s'explique par le discours direct.

27. *tel flore n'a nule en cest país* (2379).

(27.) est une déclaration malicieuse de Claris, la compagne d'infortune de l'héroïne. Elle tente de faire comprendre par son langage -fleuri- que Floire est entré dans la tour pour récupérer son amie. Cependant, la nature hyperbolique est discutable ici, peut-être qu'il suffit de parler d'une métaphore filant le motif floral.

Quand bien même leur beauté concorde, les jeunes héros (5 ans) de *FetB* sont d'origines ethnique et religieuse différentes. C'est l'explication possible de cet unique *terre* hyperbolique. Les autres occurrences réfèrent ici encore aux déplacements qui se font *par mer et par terre* (3092), et permettent la rime avec *querre*, terme central de ce roman idyllique. On rencontre *siecle* dans la description du merveilleux cénotaphe dans *FetB* (622), comme une référence au monde extratextuel : ce siècle, c'est ce monde dans lequel les allocutaires vivent, ces allocutaires qui dans ce roman sont très souvent sollicités par le narrateur qui fait appel à leurs sens, l'ouïe et la vue.

V) *JetB* est un roman dont les personnages se déplacent sans cesse entre la France et l'Angleterre, c'est pourquoi le terme *païs* se rencontre 15 fois, mais seulement 2 sont hyperboliques (2156 et 4132). Le roman est celui de l'ascension sociale, le héros le déclare dès le début (80-83), il veut agrandir le domaine paternel, d'où le terme *terre* qui se rencontre 21 fois, mais jamais comme hyperbole. Lorsque la mère de l'héroïne meurt, elle *quitte ce siècle*, mais ce n'est pas une hyperbole.

Résumons les idées de cette deuxième partie. Les lexies *monde, ciel, país, siècle, terre* permettent de formuler une hyperbole comparative : le héros, la situation est supérieur(e) à un(e) autre, et grâce au CC de lieu, le héros ou la situation est supérieur(e) en réalité à tou(te)s les autres. L'élément avec lequel le héros ou la situation en question est comparé(e) peut figurer dans la tournure. Cependant, les relevés nécessitent du discernement, la lexie n'est pas forcément une construction hyperbolique (voir tableau 2.). Nous remarquons la souplesse de construction de ces formules hyperboliques avec termes géographiques généraux : la place du substantif et de l'adjectif peut varier (exemples 4. et 5.), d'ailleurs le substantif n'est pas même obligatoire, il peut être remplacé par un pronom (exemples 2. et 4.). La construction existentielle n'est pas obligatoire (exemples 13. et 14.). La construction de l'impersonnel également autorise des formulations diverses (exemples 21. et 23.). Le recours fréquent à la négation pour suggérer l'exceptionnalité est à souligner (exemples 8., 9. et 10.).

3 Les tournures avec un terme de géographie précis

Finalement, des appellations plus précises (noms de villes, de région ou de pays) se rencontrent dans certains romans. Nous n'avons relevé que celles qui sont utilisées pour former une hyperbole (elles peuvent en effet indiquer la provenance d'un personnage, d'un objet, le lieu où l'action se joue ou encore la direction dans laquelle le héros va).

MCCARTHY & CARTER considèrent que les possibilités de la créativité linguistique sont infinies (2004 : 150). Nous souhaitons dans cette dernière partie présenter ce qui nous semble être une création, en tous cas une utilisation spéciale de l'hyperbole, le tour

Verbe neg. + (si) + adjectif + substantif + **CC de lieu**

Tableau 5. Les hyperboles géographiques précises dans *AetY*

28-30	<u>Il n'ot au jour si</u> renomé./[<i>mien ensient</i>], un tout seul homme./ <i>se rois ne fu, juskes a Roume.</i>
168-169	[<i>Je ne cuic</i>] <u>jusqu'en Babilone</u> /[<i>fust plus bele dame seüe</i>
1799-1800	<i>Et toute raison li escape/qu'il n'a si fol jusqu'a Halape.</i>
3278-80	<u>Il n'est</u> dame <i>ne pucele, d'illoec a Nevers la cité</i> ,/une seule de sa biauté.
3767-70	[<i>Ains vous di bien, par verité</i>],/qu'en trestoute l'ouneur de Rome / <u>ne</u> trouvast on un plus preudome.

L'utilisation fréquente des termes de géographie dans *AetY* peut être étudiée selon une approche alliant l'histoire de la culture et la linguistique, notamment l'onomastique. L'approche stylistique amène une nouvelle compréhension de leur usage en tant qu'hyperbole : plus la ville ou la région évoquée est éloignée, plus la sonorité en est exotique, plus cela surprend l'allocutaire. La sémantique cognitive ne fait que renforcer cette hypothèse d'hyperbole comme témoin culturel : la structure hyperbolique dépasse le signe pour évoquer un signifiant faisant appel aux connaissances extralinguistiques et aux expériences empiriques du récepteur. Cette hyperbole a un haut degré de subjectivité : la localité n'est aucunement choisie au hasard, mais elle suggère quelque chose que le narrateur a choisi de cacher sous l'hyperbole^{viii} ; d'ailleurs, une expression énonciative ou un adverbe de garantie de véracité appuient encore davantage sur cette subjectivité (*mien ensient, je ne cuic, ains vous di bien, par verité*). Le verbe (qu'il s'agisse d'une construction existentielle comme en 28-30, en 1799-1800 et en 3278-80 ; d'un sujet impersonnel *on*, comme en 3767-68 ; ou d'une expression énonciative, comme en 168-169) est à la forme négative. Cette figure a

d'une part une explication culturelle, d'autre part une fonction narrative dans le récit : une fonction proleptique.

La première occurrence mentionne Rome. Capitale de la chrétienté, haut lieu de pèlerinage plus facile d'accès que Jérusalem, Rome sera l'alibi d'Ydoine pour son départ à la recherche de son ami disparu et fou. Sa fonction est donc proleptique, mais pas seulement, comme nous l'expliquerons ci-dessous.

La deuxième occurrence est un clin d'œil érudit et une cheville narrative à la fois : Ydoine est tellement belle qu'on ne peut trouver sa pareille *jusqu'en Babilone*, ville symbole de l'orgueil bien connue depuis la Bible. La référence aux Écritures est également une prolepse qui se réalise rapidement : nous apprenons quelques vers plus loin que c'est justement ce défaut qui caractérise la jeune fille (*mult par estoit de grant orguel*, v.184.).

Lorsqu'Amadas apprend le mariage forcé de son amie, la folie s'empare de lui et on ne trouve personne d'aussi fou *jusqu'à Halap* (Alep). Ici, nous semble-t-il, une étude aussi poussée que celle de WHITTERIDGE (1959) sur le *mal d'Acre* du *Tristan* de Béroul serait la bienvenue pour expliquer le rapport d'Alep à la perte de sens. Ce que nous pouvons dire pour le moment, c'est que la mention de cette ville annonce déjà la Terre Sainte d'où est censé revenir Amadas lorsqu'il guérit justement de la folie.

Ydoine a été mariée au Comte de Nevers. Il est donc logique que d'*illoec* (c'est-à-dire à partir du lieu où elle se trouve) jusqu'à la ville où habite son mari, il n'y a plus belle dame.

La dernière occurrence se rencontre lorsqu'Amadas guéri revient en société ; c'est de lui dont il est question, dans tous les alentours de Rome, il n'y a plus noble que lui. La ville est là comme un signal qui nous annonce et nous rappelle à la fois les événements : dans quelques vers en effet, Ydoine va partir à Rome, comme elle l'a expliqué à son mari (2961sqq). Certaines œuvres médiévales ont éventuellement été composées pour divertir les pèlerins sur leur longue route, des mentions géographiques faisant écho au voyage en cours (*la Chanson de Roland* et le passage de Roncevaux pour Compostelle par exemple). Ces références à la Ville Éternelle pourraient peut-être relier *AetY* au pèlerinage romain des allocutaires (Nevers, la ville de départ d'Ydoine, et Lucques, la ville-étape où Amadas a été retrouvé, se trouvent sur la *Via Francigena*, l'itinéraire médiéval reliant la France à Rome).

Par ailleurs, *AetY* est le seul roman de notre corpus où apparaît dans un contexte hyperbolique la tournure *le royaume de France* :

28. *en tout le royaume de France/n'a pas un tout seul chevalier/si grant pris ait de tournoier* (1386-88).

Cette occurrence négative isole le héros comme unique.

29. *tous li miudres chevaliers/qui soit au royaume de France* (7658-59).

Cette occurrence positive réunit l'élite.

Ainsi, dans *AetY*, nous rencontrons des éléments géographiques non seulement pour qualifier des objets (gants, chapeaux, chanson, etc.) et des personnages (voir ci-dessus), mais même dans les hyperboles. Si nous abordons ces figures selon l'angle de la sémantique cognitive, pour laquelle la capacité d'appréhension des notions abstraites découle de processus mentaux, le processus mental en cours ici serait le déchiffrement de la symbolique du lieu,

du concept que le nom géographique suggère : par exemple, Babylone, pour le récepteur médiéval, c'est le concept de l'orgueil.

Pour nous, cette utilisation récurrente des termes de géographie par l'auteur inconnu d'*AetY* est une marque de fabrique, une estampille qui permettrait peut-être de rapprocher d'autres textes anonymes de celui-ci, pour finalement -espoir ultime- retrouver un nom d'auteur...

Pour conclure, rappelons de nouveau que la recherche sur l'hyperbole est encore un vaste chantier. « L'hyperbole est encore un domaine d'études largement sous-exploité, en particulier par rapport à la matière disponible sur les autres figures de style », écrit CLARIDGE (2012 : XIII)^{ix}. Notre article souhaite ajouter une réflexion diachronique sur cette figure, en proposant une perspective d'exploration précise : celle de la construction existentielle hyperbolique à la forme négative, accompagnée d'éléments géographiques en tant que complément circonstanciel de lieu, qui permet la mise en exergue du dépassement.

Tous les auteurs de notre corpus, bien qu'à des degrés divers, ont recours à ce type d'hyperbole^x. Une rime (*Blonde/monde* que Philippe de Rémi exploite activement, ou *terre/querre* pour *AetY* et *FetB*) ou un terme (*sous ciel*, rencontré surtout dans *FetB*) prennent des allures d'épithète homérique ou de trait stylistique. Un auteur du corpus notamment en a fait sa spécialité, alliant le nom propre géographique et la négation. Lorsque le narrateur d'*AetY* affirme *je ne cuic jusqu'en Babilone/fust plus bele dame seüe/ne d'uel de chevalier veüe* (168-70), son hyperbole souligne l'exceptionnalité d'une façon érudite qui lui est propre.

Nous avons amorcé une étude lexicale, linguistique et stylistique sur l'hyperbole, figure qui représente le mieux le héros médiéval, comme le pense CURTIUS lorsqu'il parle de la « *surenchère* » (1956 : 270). L'hyperbole n'est pas seulement une construction linguistique à repérer pour l'étude diachronique de la langue ; sur le plan narratif, son rôle est majeur ; sur le plan cognitif, elle témoigne de la cohésion culturelle ; sur le plan stylistique, elle permet la prolepse et devient une véritable isotopie énonciative du narrateur. Par sa présence dans le discours romanesque médiéval, l'hyperbole participe au processus de fabrication du héros. Aujourd'hui, le mot « héros » a subi un appauvrissement sémantique ; il suffit d'être le personnage principal d'une œuvre pour porter ce nom. Mais au Moyen-Âge, dans l'ère de l'hyperbole romanesque triomphante, ce n'est pas encore le cas. Là, le héros, avec ses exploits accomplis pour son suzerain, sa Dame ou Dieu, est toujours « le meilleur chevalier du monde ».

Références bibliographiques

Corpus

- Anonyme. (1998). *Amadas et Ydoine, Roman du XIIIe siècle*. Paris : Éd. J. R. Reinhard, Honoré Champion.
- Anonyme. (1986). *Amadas et Ydoine*. Traduction par Jean-Claude Aubailly. Paris : Honoré Champion.
- Chrétien de Troyes. (2006). *Cligès ou la Fausse morte*. Édition bilingue par Laurence Harf-Lancner, publiée par A. Micha. Paris : Honoré Champion.
- Philippe de Rémi. (1984). *Jehan et Blonde*. Roman du XIII^e siècle, édité par Sylvie Lecuyer. Paris : Honoré Champion.

- Philippe de Rémi. (1987). *Jehan et Blonde*. Traduction par Sylvie Lecuyer. Paris : Honoré Champion.
- Renaud de Beaujeu. (1991). *Le Bel Inconnu*. Roman d'aventures du XIII^e siècle, traduit en français moderne par Michèle Perret et Isabelle Weill. Paris : Honoré Champion.
- Robert d'Orbigny. (2003). *Le Conte de Floire et Blanchefleur*. Édition bilingue par Jean-Luc Leclanche. Paris : Honoré Champion.

Ouvrages consultés

- Bentley, D. & Ciconte, F. & Cruschina, S. (2013). Existential constructions in crosslinguistic perspective. *Rivista di Linguistica*, 25.1, 1-13.
- Bonhomme, M. (2005). *Pragmatique des figures du discours*. Paris : Champion.
- Cano Mora, L. (2009). All or nothing: a semantic Analysis of Hyperbole. *Revista de Lingüística y Lenguas Aplicadas*, 4 (1), 25-35.
- Charaudeau, P. & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Claridge, C. (2012). Of fox-sized mice and a thousand men: Hyperbole in Old English. *Studies in Variation, Contacts and Change in English*, University of Helsinki, 11 [en ligne, consulté le 2 septembre 2021].
- Claridge, C. (2010). *Hyperbole in English. A Corpus-based Study of Exaggeration*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Curtius, E. R. (1956). *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Dumarsais, C. Ch. (1988/1731). *Des tropes ou des différents sens*. Paris : Flammarion.
- Dupriez, B. (1984). *Gradus. Les procédés littéraires*. Paris : 10/18.
- Duval, S. (2014). L'hyperbole fictionnelle : exagération et suffixation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry. *Travaux neuchâtelois de linguistique* (éd. HORAK, A.), 61-62, 183-195.
- Faral, E. (1924). *Les arts poétiques du 12^e et du 13^e siècles*. Genève : Droz.
- Fontanier, P. (1977/1821). *Les Figures du discours*. Paris : Flammarion.
- Furetière, A. (2013/1701). *Dictionnaire universel*. Paris : Hachette.
- Gallais, P. (1988). *L'imaginaire d'un romancier français de la fin du XI^e siècle. Description de la Continuation Gauvain*. Amsterdam : Rodopi.
- Genette, G. (1972). *Figures III*. Paris : Seuil.
- Gardes-Tamine, J. & Hubert, M.C. (1993). *Dictionnaire des figures littéraires*. Paris : Armand Colin.
- Grice, H.P. (1979). Logique et conversation. *Communication*, 30, 57-72.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1994). Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées. *Langue française*, 101, 57-71.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2014). L'hyperbole : approche rhétorique, énonciative et interactionnelle. *Travaux neuchâtelois de linguistique* (éd. HORAK, A.), 61-62, 7-23.
- Koch, P. (2012). Location, existence, and possession: A constructional-typological exploration. *Linguistics*, 50, 533-603.
- Kreuz, R.J. & Roberts, R.M. & Johnson, B.K. & Bertus, E.L. (1996). Figurative language occurrence and co-occurrence in contemporary literature. In KREUZ, R.J. & MACNEALY, M.S. (eds.), *Empirical approaches to literature and aesthetics*. Norwood : Ablex.
- Halász, K. (1998). *Egy műfaj születése. A középkori francia regény*. Debrecen : Orbis litterarum, Kossuth Egyetemi kiadó.

- La Bruyère, J. (1965/1687). *Les Caractères*. Paris : Le Livre de Poche.
- Leech, G.N. (1983). *Principles of Pragmatics*. Londres/New York : Longman.
- McCarthy, M. & Carter, R. (2004). « There's millions of them »: Hyperbole in everyday conversation. *Journal of Pragmatics*, 36 (2), 149-184.
- Meulleman, M. (2007). Les constructions existentielles en français, en espagnol et en italien. *XXVe Congrès International de linguistique et de philologie romanes* (Innsbruck), 369-378.
- Meulleman, M. & Roegiest, E. (2005). La structure thématique de la phrase existentielle en français et en espagnol. *Romanistik in Geschichte und Gegenwart (Zeitschrift)*, 11(2), 157-172.
- Molinié, G. (1992). *Dictionnaire de rhétorique*. Paris : Le Livre de Poche.
- Perrin, L. (1990). Bonheur et malheur des hyperboles. Les effets de l'exagération dans l'interprétation des énoncés. *Cahiers de Linguistique française*, 11, 199-214.
- Poirion, D. (1986). Théorie et pratique du style au Moyen-Âge : le sublime et la merveille. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 86, 15-32.
- Quintilien. (1978). *Institution oratoire*. Texte établi et traduit par Jean Cousin. Paris : Les Belles Lettres.
- Rabatel, A. (2007). Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique. *Éducation et didactique*, 1-2 [en ligne, consultée 6 mars 2022].
- Rabatel, A. (2003). L'effacement énonciatif dans les discours représentés et ses effets pragmatiques de sous- et de sur-énonciation. *Estudios de Lengua y Literatura francesas*, 14, 33-61.
- Rastier, F. (1993). La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie. In NERLICH, B. (dir.), *Histoire Épistémologie Langage*, tome 15, fascicule 1, 153-187.
- Reboul, O. (1991). *Introduction à la rhétorique*. Paris : PUF.
- Robrieux, J.J. (2000). *Rhétorique et argumentation*. Paris : Armand Colin.
- Rousseau, Ch. (2014). Le système superlatif dans les contes de fées du XVIIème siècle. *Travaux neuchâtelois de linguistique* (éd. HORAK, A.), 61-62, 171-182.
- Turner, M. (1998). Figure. In KATZ, A.N. (ed.), *Figurative Language and Thought*. Oxford : Oxford University Press, 44-87.
- Verine, B. (2008). La parole hyperbolique en interaction : une figuralité entre *soi-même* et *même*. *Langue française*, 160, 117-131.
- Veselinova, L. (2013). Negative existentials: a cross-linguistic study. *Rivista di Linguistica*, 25.1, 107-145.
- Whitteridge, G. (1959). The date of the *Tristan* of Bérout. *Medium Ævum*, 28/3, 167-171.
- Zumthor, P. (1953). Euphémisme et rhétorique au Moyen Âge. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 3/5, 177-184.

ⁱ KERBRAT-ORECCHIONI précise que « l'hyperbole apparaît [...] dans les énoncés valorisants » (1994 : 67).

ⁱⁱ « *The study of figures, one of the oldest bodies of knowledge in the human sciences, remains in our age still in its infancy* », TURNER (1998 : 83).

ⁱⁱⁱ « *If hyperbole is indeed a common feature [...], then the historical dimension is also of interest* » [notre traduction].

^{iv} GALLAIS distingue notamment (1988 : 646) l'hyperbole absolue (*jamais personne n'a...*) de la relative (*jamais il...* faisant référence au personnage). HALÁSZ fait remarquer que cette

forme d'hyperbole se combine souvent avec le topos de l'indicibilité et avec l'intertextualité (1998 : 83 sqq.) ; les termes géographiques que nous avons étudiés sont remplacés par une référence à un personnage d'une autre œuvre, par exemple « il n'y a plus belle femme au monde » devient « *Fenice, la femme d'Alis/n'ot onques ausi grant beauté* » (extrait de *Meraugis* cité par HALÁSZ, 1998 : 84).

^v Nous n'avons pas retenu le *Tristan* de Béroul puisque, comme le soutient GALLAIS, « Béroul pratique fort peu l'hyperbole - la vie dans la forêt du Morois ne prête guère à l'exaltation de la vaillance, de la beauté ou de la richesse » (1988 : 651).

^{vi} Nous reléguons l'étude des hyperboles qui diminuent à une recherche ultérieure, pour ne pas déborder des cadres de cette présentation.

^{vii} « *Hyperbole thus deals not simply with the "description" of the experience, but with the understanding and, especially, the evaluation of it* » [notre traduction].

^{viii} Pour GALLAIS, « les hyperboles sont de véritables commentaires : l'auteur intervient pour exprimer quelque chose dont le personnage n'est pas apte à décider. Et leur fréquence concourt à caractériser un auteur, une mentalité, un imaginaire personnel » (1988 : 646).

^{ix} « *Hyperbole is still a largely under-researched field, in particular in contrast to the wealth of material available on other figures of speech* » [notre traduction].

^x Concernant Chrétien de Troyes, POIRION hésitait : pour lui, le discours tenu dans le prologue de *Lancelot* « ressemble beaucoup à une condamnation de l'hyperbole, à laquelle on préfère le raffinement de la prétérition » (1986 : 29). Même s'il n'apprécie pas les hyperboles numériques, notre étude montre qu'il emploie néanmoins certains termes géographiques dans une fonction hyperbolique.